

La fête du maître d'école

Si jamais magister ressembla au personnage qu'on a coutume de peindre quand on veut représenter le chef de quelque pauvre petite école de campagne, ce fut sans contredit ce vieux M. Bidard, qui le premier eut la patience de me faire apprendre et réciter : « J'aime, tu aimes, il aime... – deux fois deux quatre, trois fois trois neuf », et qui le premier perdit son temps et sa peine à inaugurer chaque page neuve de mes cahiers par un bel exemple de coulée ou d'anglaise, que je prétendais avoir recopié quand j'avais outrageusement chamarré de traits diffus et informes le reste de la feuille.

Ce vieux M. Bidard, vous le voyez, j'en suis sûr, aussi bien que je puis le voir moi-même : – soixante-six à soixante-huit ans, assez grand, mais voûté et étroit d'épaules ; maigre, les jambes fluettes et flageolantes, un nez long et large, des yeux caves, que par instant ferment de grises paupières à mille plis ; des joues toutes sillonnées de rides qui se réunissent en faisceaux aux coins des lèvres et du nez, des mains sèches aux doigts noueux.

Vous voyez sur le col haut et épais de sa grande redingote olivâtre, à boutons de corne, tomber quelques mèches de cheveux blancs, s'échappant de dessous le bonnet noir, tortueusement pointu, qui lui couvre les oreilles et les sourcils. Vous voyez le gilet, taillé dans quelque drap terne, évasé par le bas, laissant voir le pont du pantalon que l'usure a lustré, et de chaque côté duquel se montre une patte de bretelle de cuir. Vous voyez l'antique cravate de soie éraillée, tournant deux ou trois fois autour du cou et finissant par un petit nœud en papillon. Vous voyez la grande clef de montre en laiton estampé, pendant à une ganse de filoseille verte, sous une des basques du gilet ; enfin les souliers à boucles d'acier quelque peu rouillées, qui découvrent sur le cou-de-pied un grossier bas de laine bleue.

Vous surprenez, par exemple, M. Bidard se promenant dans sa classe, à pas lents, les genoux fléchissants, les mains derrière le dos, avançant obliquement la tête pour regarder à droite, pour inspecter à gauche, par-dessous ses lunettes relevées, qui miroitent vaguement et semblent lui donner deux gros yeux louches de plus.

Et comme vous voulez achever le tableau, compléter la ressemblance, vous armez M. Bidard de quelque martinet, ou de quelque férule, que ses mains paraissent tout aises de palper, et vous donnez à ses traits austères cette froide et presque cruelle sévérité qui est devenue de tradition. – Mais alors je vous arrête et vous dis : « Fi de la tradition ! Vite, ôtez ce martinet ; vite, enlevez cette férule, et vite rendez au respectable visage de mon vieux maître à conjuguer, à griffonner, la douce, la bonne, la paternelle expression qui lui appartient à si juste titre. »

Peut-être aussi – toujours en vertu de la tradition – comptez-vous trouver dans ce pauvre instituteur de village quelqu'un de ces ridicules et pédantesques ignorants qu'un poète nous montre : Fiers d'enseigner ce qu'ils ne savent pas.

Eh bien, non encore ! Plût à Dieu que pour ma part j'eusse pris de M. Bidard tout ce qu'il était à même de me donner, et su apprendre aussi bien qu'il savait enseigner !

Mais c'est moins de l'homme instruit que de l'homme bon que je veux vous parler ; revenons à l'homme bon.

Oh ! oui, bon ! trop bon ! mille fois trop bon ! car la bonté est-elle de mise avec une légion d'espiègles, de mutins, de musards qui semblent avoir pour unique souci de chercher le moyen par lequel échapper à toute contrainte, à toute discipline, à toute application ?

L'indulgence, la douceur, la faiblesse sont-elles bien venues chez l'homme à qui est confiée la direction d'un essaim de garnements, dont le premier instinct est de savoir reconnaître ces bénignes dispositions pour en abuser sans mesure ? Non, sans doute.

Tels nous étions cependant, tous moins studieux, moins soumis, moins respectueux même les uns que les autres, nous, les vingt ou trente élèves de M. Bidard, et pourtant nous le trouvions sans cesse doux, indulgent, clément.

C'était son défaut, à ce digne homme. On le lui disait parfois ; il se le disait souvent, et il devait, il voulait toujours s'en corriger ; cela depuis qu'il était maître d'école, c'est-à-dire depuis près de cinquante ans.

Dieu sait s'il pouvait y avoir chance de guérison, alors que le mal avait résisté aux attaques de six ou huit implacables générations d'écoliers. Et pourtant M. Bidard ne désespérait pas de secouer cette maudite faiblesse, qui avait fait de son existence une longue suite de tracas, de tribulations.

C'était même à la seule certitude de savoir s'y soustraire prochainement par une énergique réaction contre son caractère, qu'il avait toujours dû de supporter avec une patience surhumaine son insupportable martyre.

Tous les jours, à tous les instants, depuis tantôt un demi-siècle, le brave M. Bidard répétait à part soi, et aussi comme une menace à l'adresse de ses tourmenteurs : « Jusqu'à présent j'ai été trop endurant, trop tolérant, mais c'est fini ; je promets bien qu'on ne m'y prendra plus. »

Et on l'y prenait toujours, et l'effet de la promesse était toujours renvoyé aux douteuses probabilités de l'avenir.

À quinze ou seize ans, M. Bidard avait embrassé l'enseignement par amour pour les enfants, et, bien qu'ayant de tout temps reconnu que, dans l'intérêt des enfants eux-mêmes, il fallait user avec eux, sinon d'une excessive rigueur, au moins d'une judicieuse fermeté, il n'avait jamais trouvé en lui la force nécessaire à la mise en pratique de la méthode qu'il jugeait sage. Que voulez-vous ! M. Bidard était ainsi fait, que les larmes ou même la simple mine affligée d'un enfant le bouleversaient, le mettaient hors de lui.

Le moyen avec cela de n'être pas l'éternel souffre-douleur de ces impitoyables créatures, qui ne sont guère traitables par la mansuétude qu'à la condition que ce ne soit, du moins en apparence, qu'un relâche de la sévérité !

Ce que M. Bidard ne se lassait pas de contempler avec une sorte d'extase délicate, c'était l'enfance riante, insouciante, tout au bonheur de l'heure présente et à la belle espérance de l'heure qui vient ; mais l'enfance triste, éplorée, inquiète, il n'en pouvait supporter la vue ni même l'idée, et bien moins encore quand il se sentait l'auteur de sa tristesse, de ses pleurs, de son inquiétude.

C'est à cette profonde et incurable sensibilité que M. Bidard devait tous les tourments, mais aussi toutes les joies de sa vie ; – car vous pensez bien que sans quelques vives joies, faisant compensation, il n'aurait pas fourni une aussi longue carrière.

Savez-vous, d'ailleurs, ce qui arrivait vingt fois pour une ? Il arrivait qu'au moment où elle le voyait prêt à formuler sa menaçante promesse, – qu'il faisait toujours précéder d'une bienveillante exhortation –, la troupe endiablée paraissait aussitôt s'amender en masse.

Et M. Bidard, qui de son purgatoire, pour ne pas dire de son enfer tout hanté d'agaçants démons, se trouvait soudain comme transporté au milieu d'une légion de petits saints, tout confits de docilité, d'attention, d'excellent vouloir, M. Bidard, attendri, répudiait sans hésiter la foi qu'il était sur le point d'accorder au système des rigueurs ; puis, tout fier d'un résultat, hélas ! bien mensonger, il se disait, et même laissait naïvement entendre aux prétendus convertis, que le plus sûr empire était encore celui qui s'établissait par la douceur.

Et, dans un instant d'heureuse illusion, le digne homme oubliait bien des heures de déboire et de mécompte.

En somme, cependant, si déplorables que pussent être pour lui-même les conséquences de sa patience, cette débonnaire façon de procéder avait eu pour effet de gagner sincèrement à M. Bidard autant de cœurs qu'il était entré d'élèves dans sa classe.

Pas un homme dans le pays qui, autrefois écolier chez lui, ne professât pour M. Bidard le plus affectueux respect, et ne le lui témoignât à l'occasion, principalement en montrant une véritable contrition des méfaits jadis commis envers lui.

Pas un enfant encore dans sa classe qui ne se fût, comme on dit, jeté au feu pour le vieux maître.

Un jour, – il m'en souvient –, pendant une promenade que nous étions allés faire avec lui à quelque distance du village, et comme nous nous trouvions au milieu d'un bois, le brave homme fit un faux pas, tomba, et ne se releva que pour reconnaître qu'il ne pourrait aller plus loin. Il venait de se fouler le pied, à tel point qu'il lui suffisait de vouloir s'appuyer légèrement dessus pour ressentir la plus insupportable douleur.

Si vous eussiez vu alors la désolation où cet accident nous jeta tous !...

C'étaient des cris, des pleurs : le pauvre M. Bidard ne savait auquel remonter qu'il n'y avait pas motif à de pareilles lamentations, et que du moment où il aurait pu regagner sa maison il en serait quitte pour rester pendant quelques jours sur son fauteuil.

Encore fallait-il la regagner cette maison, et M. Bidard était hors d'état de faire un pas. On parla de dépêcher l'un de nous à la ferme voisine, ou même au village, pour qu'on vînt avec une charrette. Mais, tout en attaquant déjà de son couteau une forte branche de chêne : « C'est inutile », cria l'un des grands. Et avant même qu'il se fût expliqué chacun l'avait compris, chacun était en besogne.

Si vous eussiez alors entendu craquer les branchages ; si vous eussiez vu l'industrie, l'activité de tout ce petit monde qui taillait, qui tressait, qui nouait...

Un quart d'heure plus tard, le vieillard était commodément installé sur une sorte de chaise, reposant sur le carré formé par deux croix parallèles dont les huit branches devaient donner place à autant de porteurs ; et ce fut à qui prendrait une de ces places ; et tout le temps du trajet, qui fût long, il n'y eut pas d'exemple qu'un des porteurs eût été relayé sur sa demande.

La sueur coulait, les poitrines haletaient ; mais l'on affirmait qu'on n'était point las. Il fallait de grandes instances pour déposséder l'un des occupants du poste d'honneur.

Comme ils étaient heureux, fiers, ceux qu'exténuait le cher fardeau, et comme ils les enviaient ceux à qui leur âge ou leur faiblesse interdisait de figurer activement dans l'affectueux cortège ! Comme ils tâchaient de se dédommager en se faisant les éclaireurs vigilants et attentifs de la marche, et en s'inquiétant à chaque instant de l'état du vieillard !

Ajoutez que pendant les quelques jours où furent évidentes les souffrances de notre bon M. Bidard, qui ne cessa pas pour cela de faire sa classe, il n'y eut pas à reprocher à un seul d'entre nous la moindre négligence, la moindre insubordination.

C'est vous dire si nous l'aimions sincèrement, vivement.

Peut-être étions-nous souvent sur le point de nous oublier ; mais à chaque mouvement que le brave homme essayait de faire nous voyions sa face se contracter douloureusement, ou bien nous l'entendions pousser quelque soupir plaintif ; et il n'en fallait pas davantage pour nous rappeler impérieusement aux égards, aux attentions, – jusque-là qu'une fois M. Bidard, versant des larmes de joie, nous dit avec toute la simplicité de son tendre cœur : « Savez-vous ce que je disais au bon Dieu, ce matin, en faisant ma prière ?

– Non, monsieur Bidard. Quoi donc ?

– Qu'il devrait permettre que je fusse toujours malade, puisque cela vous rend si sages et me vaut tant de preuves de votre amitié. »

Mais apparemment le bon Dieu ne voulut pas entendre la requête du vieil instituteur ; il ne tarda pas à lui rendre la santé, avec laquelle reparurent l'indocilité, la distraction, voire même l'irrévérence de ses élèves.

Et M. Bidard, qui ne savait nous infliger des punitions que pour les lever presque aussitôt, dès les premières marques de tristesse, M. Bidard se trouva de nouveau livré sans défense à nos incessantes tracasseries.

Tous les ans, le jour de la Saint-Jean, qui était son patron, il était de tradition dans l'école de souhaiter la fête à M. Bidard, avec toute la solennité que des enfants de village peuvent donner à une manifestation de ce genre.

Les choses, ce jour-là, se passaient, depuis de longues années, dans l'ordre suivant :

Au retour du dîner, chaque élève, portant un bouquet de jardin ou des champs, se rendait sur la place de l'église, où était bâtie la maison d'école, et où l'on se réunissait pour rentrer en corps dans la classe. Après un compliment récité par le plus grand, le plus petit offrait à M. Bidard (qui attendait ordinairement dans sa chaire) une livre de café grillé et un demi-pain de sucre, qu'on avait achetés à frais communs, et dont le pauvre vieillard, habile ménager de ces jouissances, usait de telle sorte, que la modeste provision n'était guère épuisée avant la fin du douzième mois.

Le compliment dit, les fleurs données, le cadeau offert, M. Bidard, qui n'avait jamais les yeux secs en ce moment, embrassait tous ses élèves l'un après l'autre, et la porte de la classe donnant sur le jardin était ouverte pour toute l'après-midi, qui se passait en jeux auxquels le maître prenait part, et en récits qu'il faisait.

Jour fortuné aussi bien pour le maître que pour les élèves, et laissant ordinairement à ceux-ci comme à celui-là maint heureux souvenir qui en prolongeait la franche et cordiale joie.

Or, une année – à quelles épreuves, Dieu bon ! n'avions-nous pas soumis pendant les jours précédents la robuste patience du vénérable instituteur ! je n'ose pas m'en souvenir –, une année, dis-je, tout avait été combiné, préparé, disposé, selon l'usage, pour la célébration de la fête de M. Bidard.

Nous nous réunissons, nous entrons deux par deux, armés de nos bouquets, et gardant, au milieu du bruit tumultueux de nos pas, le silence ému d'une douce appréhension.

Le plus grand s'avance vers la chaire, où est assis M. Bidard, qui fait mine de ne pas nous entendre, absorbé qu'il semble être par quelque travail appliquant sur lequel il est penché.

« Cher et respectable précepteur, dit le doyen de la classe, qui a fait provision d'éloquence rimée dans quelque manuel spécial :

« Le jour de votre fête est pour nous un beau jour,

« Puisque pour vous offrir nos souhaits, notre amour...

« Nos cœurs... »

– Hein ! quoi ? qu'est-ce que vous dites ? » interrompit tout à coup M. Bidard, qui seulement alors parut s'apercevoir de notre présence, et releva la tête pour nous montrer, de travers, le visage le plus ironiquement rechargé qu'il soit possible de voir : « Ne parlez-vous pas de ma fête ?... En effet, je crois que c'est aujourd'hui. Mais qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous ? – Rien, assurément. Puis, qu'est-ce que vous me contez encore ? – Des souhaits ! de l'amour ! qu'est-ce que cela signifie ? Quels vœux peuvent faire pour leur maître des élèves de votre nature ? Que lui souhaiteraient-ils, sinon la continuation des soucis qu'ils lui causent tous les jours ? De l'amour ! Eh ! mon Dieu ! où prenez-vous que vous ayez de l'amour pour moi ? Où en sont les marques ? Est-ce dans votre conduite de ces derniers jours ? Est-ce qu'on chagrine, est-ce qu'on tourmente ceux que l'on aime ? Est-ce qu'on leur désobéit ? Est-ce qu'on leur manque de respect ? Vous qui faites toutes ces vilaines, toutes ces

méchantes choses, ne parlez pas, non, ne parlez pas d'amour ! Je vous le défends... Vous alliez aussi mettre en avant vos cœurs. Eh ! ce ne sont que de mauvais cœurs, puisqu'ils ont si peu d'égards pour mon pauvre vieux cœur attristé ! Mais qu'est-ce que je vois donc dans vos mains ? Des fleurs ! Ah ! ce n'est pas pour moi, je suppose ! Ces roses qui signifient beauté, ces marguerites qui signifient jeunesse innocente, voudraient-elles, par hasard, me témoigner que, jeunes et innocents, vous devez me donner de beaux jours ? Ah ! comme je leur crierais : « Taisez-vous, menteuses, taisez-vous ! »

En parlant ainsi, M. Bidard, dont l'expression railleuse était devenue de plus en plus âpre et mordante, avait pris, comme machinalement sous son pupitre, où ils étaient censés le gêner, deux paquets de forme et de volume identiques à ceux que portait le plus petit des élèves, et les avait placés, comme machinalement encore, sur un des rebords latéraux de sa chaire ; – ce qui signifiait clairement qu'en même temps qu'il répudiait la sincérité de nos vœux et refusait nos bouquets, il n'avait que faire non plus des présents d'autre nature que nous comptions lui offrir.

Nous nous entre-regardions interdits, les yeux écarquillés, la bouche béante, les bras ballants, comme des gens devant qui se produit quelque terrifiant prodige.

« Allons, allons ! reprit brusquement M. Bidard d'une voix sourde, que nous ne lui connaissions pas encore, laissons tout cela. À vos bancs, Messieurs, et travaillons ! »

Malgré ce formel commandement, nous restions tous immobiles, car aucun de nous ne pouvait se résoudre à croire sérieux l'étrange accueil que M. Bidard venait de faire à notre affectueuse démonstration.

Mais M. Bidard ajouta, en frappant deux ou trois coups d'une règle qu'il tenait à la main sur la caisse sonore de son pupitre : « Eh bien ! ne m'a-t-on pas entendu ? »

Il n'y avait plus alors le moindre doute à conserver sur ses dispositions.

L'instant d'après, chaque élève était assis à sa place habituelle, et la classe commençait comme à l'ordinaire.

Mais la blême consternation était sur tous les visages ; mais toutes les poitrines étaient serrées par une froide angoisse.

On eût dit de quelque réunion funèbre.

Chacun avait à côté de soi ce bouquet, sur lequel ses yeux tombaient navrés de regrets. Chacun semblait subir éveillé un cruel cauchemar.

Et au-dessus de toutes ces faces tristement ébahies, se montrait, effrayante de pâleur, la face en quelque sorte méconnaissable du vieillard, dont les muscles tendus, raidis par instants, étaient pris d'un frémissement. Ses regards, qui erraient lentement, avaient une lourde fixité. Il se redressait – mais comme par un pénible effort – beaucoup plus que de coutume. Sa main aussi tremblait, frémissait, car, lorsque la règle qu'il tenait venait à toucher le pupitre, nous l'entendions tressauter. Sa voix était comme un de ces mornes grondements du vent qui soupire pendant les froides nuits.

Nous osions à peine le regarder, et nous prenions peur à l'entendre.

Était-ce qu'il affectât ce jour-là une sévérité plus grande ? Non. – Il nous demandait tour à tour nos leçons, comme il l'eût fait un tout autre jour. Si nous nous trompions en récitant, il nous reprenait sans plus d'impatience, sans plus d'exigence qu'à l'ordinaire.

À ceux qui s'étaient bien acquittés de leur tâche il témoignait doucement sa satisfaction. Il exhortait tranquillement les autres à plus d'application, et il ne punissait personne, personne d'ailleurs ne se mettant dans le cas d'être puni.

Et pourtant, dans cette classe où tout suivait le train coutumier des meilleurs jours, il semblait que l'air ne circulât pas pour la vie commune. On eût dit que maître et élèves fussent autant de froids automates, qui ne se mouvaient, ne s'exprimaient que par un simulacre d'existence réelle.

On eût dit enfin que dans tous ces corps le cœur manquât.

Tant de joie qu'on s'était promise n'avait pu être empêchée sans répandre la sombre stupeur là où l'on attendait la radieuse allégresse.

Et la classe continuait ; et le voile d'affliction jeté sur tous les fronts semblait se faire, d'instant en instant, plus épais, plus lourd. Et l'atmosphère de la salle oppressait de plus en plus les poitrines. Chaque minute qui passait nous était comme un siècle d'anxiété.

Les leçons achevées, le maître nous dit, – mais alors d'une voix qui semblait s'étrangler dans sa gorge, dont elle sortait sèche comme un bruit de feuilles mortes qu'on remue : – « Prenez vos cahiers, je vais dicter. »

Et pendant que nous nous mettions en devoir de lui obéir, il tenait devant lui et parcourait des yeux un papier sur lequel il avait évidemment rédigé le texte de la dictée que nous devions transcrire.

Quand il nous vit prêts : « Écrivez », reprit-il, et il commença de lire à haute voix ce qui était écrit sur le papier. À haute voix ? dis-je ; c'est à voix très basse que je devrais dire, car nous ne l'entendions plus que comme s'il eût chuchoté à l'oreille de quelqu'un. Il commença donc :

« Chaque jour on voit des gens qui... » Mais à peine eut-il prononcé ces quelques paroles : « Non ! non ! s'écria-t-il en levant les bras, en laissant échapper le papier qui, tournoyant, tomba au pied de la chaire, non, je ne peux plus ! je ne peux plus ! » Et pleurant, sanglotant, il posa son front sur ses deux mains, en répétant d'une voix que le hoquet des larmes entrecoupait : « Ces pauvres enfants ! ces pauvres enfants ! »

En voyant, en entendant pleurer notre vieux maître, nous nous levâmes tous, comme à un commandement suprême, et tous nous courûmes à lui.

Alors, découvrant son visage mouillé, pour ouvrir ses bras aux premiers qui purent s'y jeter : « Pauvres petits ! chers enfants ! » disait-il en les serrant contre lui, en les embrassant, et en pleurant encore. « Oh ! j'ai été méchant, bien méchant !... Il ne faut pas m'en vouloir, voyez-vous, je croyais... je pensais... je m'étais dit... Non, tenez, je ne sais pas ! Ah ! si j'avais cru vous faire tant de peine !... Oh ! mais j'ai bien souffert aussi, allez... oui, bien souffert. – Que les méchants doivent souffrir !... »

Puis soudain, comme s'il eût voulu jeter à l'oubli ce récent souvenir : « Voyons, voyons, reprit-il avec le plus heureux entrain, donnez-moi vos bouquets ; dis ton compliment, toi, je t'écoute... C'est un rêve, un vilain rêve, que nous avons fait tous. Éveillons-nous gaiement ! Allons, mes enfants, allons ! souhaitez la fête à votre vieux précepteur. Voyez, le voilà qui rit, qui est content. Criez, soyez content comme lui ! »

Et il riait, et il tâchait de donner le ton le plus délibéré à sa chevrotante voix...

L'instant d'après il n'y avait plus que des visages radieux, et – défense faite par le maître de rien dire qui pût avoir trait au malencontreux incident qui l'avait retardée – la fête reprit et suivit son cours coutumier.

Et tel ayant été le succès de la plus audacieuse entreprise qu'eût jamais tentée M. Bidard pour conquérir un peu de tranquillité, ai-je besoin de vous affirmer que l'idée ne lui vint pas de la renouveler ?

Dans le mouvement qui suivit l'interruption de la dictée, la feuille de papier échappée aux mains de M. Bidard avait été foulée aux pieds.

Je la ramassai, et voulus la remettre au vieil instituteur, qui me dit de la déchirer. J'ai la preuve que je n'en fis rien, car dernièrement, en feuilletant quelques-uns de mes premiers cahiers d'école, conservés par ma mère, j'ai retrouvé certaine feuille détachée, sur laquelle j'ai lu ces mots tracés de la main de mon vieil instituteur :

« Chaque jour on voit des gens faire profession d'aimer, et qui sont convaincus que ce sentiment est en eux, parce qu'à de certaines heures ils en auront donné quelque témoignage bien actif, bien évident ; mais, le reste du temps, ils ne feront rien paraître de leur attachement. Ces gens-là aiment-ils ? Peut-être. Mais, en tous cas, ils ne savent pas aimer. Savoir aimer, c'est n'oublier jamais qu'on aime, c'est le montrer, le prouver par tous ses actes, par toutes ses paroles, dans les circonstances les plus ordinaires comme dans les plus graves. Aimer sans savoir aimer, c'est souvent faire le malheur de ceux qu'on aime ; car, s'ils savent aimer, ils seront conduits à douter des sentiments qu'on prétend avoir pour eux. Et douter de ceux qu'on aime est une des plus violentes épreuves du cœur.

« Vous donc qui aimez, et qui voulez éviter de causer le malheur de vos amis, rappelez-vous bien qu'aimer n'est rien, si l'on ne sait pas aimer. »